

ANNE-MARIE  
DESPLAT-DUC

LES  
COLOMBES  
DU  
Roi-Soleil

VICTOIRE  
ET LA PRINCESSE DE SAVOIE



jeunesse

Flammarion

Retrouve toutes les aventures  
de tes héroïnes préférées



LOUISE  
LE SECRET  
DE LOUISE



CHARLOTTE  
CHARLOTTE  
LA REBELLE



HORTENSE  
LA PROMESSE  
D'HORTENSE



ISABEAU  
LE RÊVE  
D'ISABEAU



ÉLÉONORE  
ÉLÉONORE  
ET L'ALCHIMISTE



HENRIETTE  
UN CORSAIRE  
NOMMÉ HENRIETTE



GERTRUDE  
GERTRUDE ET LE  
NOUVEAU MONDE



ADÉLAÏDE  
ADÉLAÏDE  
ET LE PRINCE NOIR



OLYMPE  
OLYMPE  
COMÉDIENNE



JEANNE  
JEANNE,  
PARFUMEUR DU ROI



VICTOIRE  
VICTOIRE ET LA  
PRINCESSE DE SAVOIE



LES  
COLOMBES  
DU  
*Roi-Soleil*

élevées aux portes de Versailles,  
rêvent d'amour et de liberté.

Victoire a perdu sa joie de vivre. L'existence à Saint-Cyr est si monotone. Mais tout s'illumine lors de l'arrivée de Marie-Adélaïde, venue parfaire son éducation. Cette jeune princesse de Savoie, au caractère enjoué, est si proche du roi ! La vie quotidienne de Victoire va être transformée et son avenir bouleversé.





*Les Colombes*  
*du*  
*Roi-Soleil*

© Éditions Flammarion pour la présente édition, 2015  
© Flammarion, 2013  
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13  
ISBN : 978-2-0813-4455-6

ANNE-MARIE DESPLAT-DUC

*Les Colombes*  
*Roi-Soleil*  
*du*

VICTOIRE ET LA PRINCESSE DE SAVOIE



Flammarion jeunesse





1<sup>re</sup> partie

TURIN



## CHAPITRE

# 1



J'ai pour nom Marie-Adélaïde de Savoie.

Je suis née à Turin dans la principauté du Piémont le 5 décembre 1685. Ma sœur, Marie-Louise, a trois ans de moins que moi.

Notre père, Victor-Amédée II, porte le titre de duc de Savoie. Il règne sur la Savoie, la Bresse, le pays de Gex, le Bugey, le comté de Nice et sur une partie du Génois. Il est aussi prince du Piémont. Notre mère, Anne-Marie<sup>1</sup>, et notre grand-mère nous ont dispensé toute leur tendresse.

J'ai donc grandi entourée de ma famille, vivant dans les différents domaines que possédaient mes parents. Mon enfance a été assez libre et j'entends encore ma mère se plaindre :

1. Anne-Marie était la seconde fille de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, et d'Henriette d'Angleterre.

— Marie-Adélaïde ! Marie-Louise ! cessez de courir ainsi, vous allez vous échauffer !

Elle était abritée sous son ombrelle et avançait à pas mesurés dans l'allée du parc du château du Valentino<sup>1</sup> où nous séjournions en cet été 1695. À son côté marchait notre grand-mère, Marie-Jeanne de Savoie, qui se faisait appeler Madame Royale. Elle avait cinquante et un ans et se portait à merveille. Elle m'aimait beaucoup et je le lui rendais bien. Nous étions même assez complices et elle me pardonnait plus facilement ma vivacité que ma mère.

— Vous fêterez bientôt vos dix ans, Marie-Adélaïde, il est temps d'apprendre à vous conduire comme une demoiselle de qualité !

— Marcher lentement est fort ennuyeux, et puis Marie-Louise aime jouer à chat !

— Marie-Louise n'a pas encore sept ans !

— Si votre père était là, il serait fort mécontent de vous, m'assena ma mère pour essayer de se faire obéir.

Je voyais peu mon père et je souffrais de son absence.

La plupart du temps, je vivais avec la princesse Délia Cisterna ma gouvernante, Mme des Noyers ma sous-gouvernante, ma sœur adorée, notre mère et notre grand-mère.

1. Le château du Valentino (Castello del Valentino) est à Turin.

— Oh, père se soucie si peu de nous ! répondis-je avec amertume.

— Votre père est très occupé, m'expliqua notre mère, et puis... et puis...

Elle soupira avant d'ajouter :

— Et puis vous n'êtes que des filles et les hommes préfèrent les garçons pour assurer leur lignée. Et moi, pour mon malheur, je n'ai, jusqu'à ce jour, enfanté que des filles.

Un peu marrie par la tristesse qui pointait dans sa voix, je m'informai :

— Et vous, maman, êtes-vous triste d'avoir deux filles ?

Elle sourit d'une manière peut-être un peu forcée et, après avoir posé un baiser sur nos fronts, elle poursuivit :

— Dieu m'a donné trois belles princesses et je l'en remercie chaque jour, même si ma petite Marie-Anne a rejoint le ciel alors qu'elle n'avait que trois ans.

Notre grand-mère crut utile d'insister :

— Certes, mais il faut un prince à la Maison de Savoie, sinon la France, l'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas se partageront notre territoire...

— Je le sais, Madame, rétorqua notre mère d'un ton où perçait l'agacement, mais il faudrait que votre fils retrouve le chemin de ma chambre et pour l'heure...

— Il suffit ! coupa notre grand-mère avant de nous proposer à ma sœur et moi : Allez donc jusqu'au verger et cueillez-nous quelques fruits afin de nous rafraîchir.

— Oh, oui, Justin m'a dit que les figues étaient mûres et les pêches aussi ! s'enthousiasma Marie-Louise en courant en direction du verger.

Marie-Louise était trop jeune pour s'émouvoir de la conversation entre notre mère et notre grand-mère. Mais moi, je savais de quoi il retournait. Mon père avait une maîtresse, la comtesse Di Verrua.

Voici quelques jours, alors que je me dirigeais vers les cuisines pour tenter de picorer<sup>1</sup> quelques douceurs, j'avais surpris une discussion entre les domestiques au sujet des infidélités de mon père.

— Faut dire que cette Jeanne-Baptiste est gironde à souhait et belle à damner tous les saints ! affirmait le cocher.

— C'est le diable en personne, cet'femme-là... Rien ne l'arrête... Elle prend peu à peu la place de not'pauvre maîtresse.

— Y paraît qu'hier, à l'Opéra, elle était dans une loge juste au-dessus de celle de la duchesse et M. le duc a passé toute la soirée avec sa maîtresse... On affirme qu'il n'a rien vu ni entendu du spectacle tant il était occupé !

1. Chaparder.

Les domestiques éclatèrent de rire et je rougis de honte.

— Et comble de la goujaterie, il a nommé cette intrigante dame d'honneur de sa femme pour l'avoir toujours près de lui.

— Ah, notre pauvre duchesse est bien à plaindre... Elle subit toutes ces humiliations sans sourciller...

— J'ai ouï dire que le roi de France, lui-même, avait envoyé une missive au duc pour lui reprocher sa cruauté et son mépris vis-à-vis de sa nièce.

Nouveaux rires.

— Ah, ah ! Celui-là, pour faire la morale aux autres, il est fort, alors que, dans sa jeunesse, il a eu autant de maîtresses qu'un chien a de puces !

Le cocher baissa la voix et, s'approchant du petit cercle formé par deux cuisinières, un laquais et un frotteur<sup>1</sup>, il murmura :

— Il paraît que la comtesse Di Verrua est enceinte !

— Seigneur ! s'exclama une cuisinière. Si elle met au monde un garçon, M. le duc risque de chasser sa femme sans aucune vergogne.

— Not'pauvre duchesse a perdu voici trois ans l'enfant qu'elle portait. La matrone qui l'a accouchée m'a confié que c'était un garçon... Le duc aurait été si content que sa succession soit assurée qu'il ne

1. Celui qui frotte les parquets.

se serait peut-être pas éloigné de son épouse. Ah, le ciel n'est guère clément avec cette princesse qui est pourtant la bonté même.

Les larmes m'étaient montées aux yeux et je m'étais éclipsée aussi discrètement que possible de derrière la tenture qui me cachait.

Pour l'heure, je courus derrière Marie-Louise pour la rattraper. Je ne lui avais pas conté cette conversation pour la préserver, elle était si jeune encore ! Cependant, je pensais qu'elle avait compris que notre mère était malheureuse, car le soir dans notre chambre, dès que Mme des Noyers nous croyait endormies, nous bavardions. La nuit, les conversations sont plus intimes.

— Avez-vous remarqué les yeux rouges de maman ? m'avait demandé Marie-Louise voici quelques jours. On dirait qu'elle a pleuré.

— Une poussière s'est sans doute glissée sous sa paupière.

— Non point. Elle est triste. Croyez-vous que c'est parce que père n'est jamais avec elle ?

— Père fait la guerre à la France. Mère nous l'a expliqué. Sa tristesse vient de ce que la Savoie est en guerre contre son ancien pays. Il y a de nombreux morts des deux côtés. Lors de la bataille de Marsaglia, nous avons perdu dix mille soldats ! Mère en a été très affectée.

— En êtes-vous certaine ?



— C'est ce que je pense, en effet.

— Mais lorsque père revient à Turin, il vient saluer notre mère et nous par trop vite, ne trouvez-vous point ?

— Peut-être... Mère m'a assuré que les hommes étaient avarés de tendresse et que c'était le rôle des enfants d'aimer tendrement leur mère.

— Alors, je ne me marierai jamais. Je ne veux point la quitter, car si nous partons, elle sera encore plus malheureuse.

— Demeurer fille est impensable, sauf si nous entrons dans un couvent... mais je crains de ne jamais m'acclimater à l'enfermement, même si c'est pour louer le Créateur à longueur de journée.

Marie-Louise, qui n'avait pas plus envie que moi de finir sa vie entre les murs d'un couvent, avait gardé le silence un long moment avant d'ajouter :

— Nous allons l'aimer si tendrement en la couvrant de baisers et de cajoleries qu'elle oubliera sa peine.

— Vous avez raison.

Je n'étais pourtant point certaine que notre tendresse suffise à rendre le bonheur à notre mère.

Je rejoignis Marie-Louise à l'entrée du verger. Elle était rouge d'avoir couru et un peu échevelée, mais personne n'était là pour nous le reprocher. Notre mère n'était pas très stricte sur notre tenue.

— Ce n'est point en restant au coin du feu à lire ou à broder que l'on se forge une bonne santé, mais en courant au grand air ! nous répétait-elle.

Cela me convenait, car je n'aimais point trop lire et écrire. Je préférais monter à cheval, jouer avec les chiens, traire les vaches, baratter le beurre, nourrir les poules et les lapins. Marie-Louise et moi nous rendions souvent dans les fermes de nos domaines où nous étions accueillies fort chaleureusement. Les gens simples nous appréciaient, car nous savions partager leur travail, même si ce n'était que pour une heure ou deux.

Voici quelques mois, alors que je participais avec beaucoup de joie à la fenaison dans un champ proche de Montiscalier, où nous étions venues avec notre mère pour échapper à l'étouffante moiteur de Turin, le fermier m'avait dit :

— Vrai, demoiselle Adélaïde, sauf votre respect, vous ne ressemblez point à l'une de ces princesses sucrées et je vous engagerais bien dans ma ferme !

Cette remarque m'avait fait rire. Mais, en effet, j'aspirais à une vie simple, sans afféterie. Pourtant, lorsque je l'avais avoué à ma gouvernante, celle-ci m'avait expliqué :

— Ah, Marie-Adélaïde, il faut remercier Dieu chaque jour de vous avoir fait naître dans une famille huppée. La pauvreté et la simplicité ne sont attrayantes que si on leur consacre quelques

heures de temps à autre... La réalité est tout autre. Cet hiver a été si rigoureux que les arbres fruitiers et les semences ont gelé, du bétail est mort et la famine menace nos paysans.

— Avec maman, nous sommes allées à la chapelle du Sindone<sup>1</sup> prier devant le saint suaire<sup>2</sup> pour qu'il accorde paix et prospérité à la Savoie.

— Je connais votre piété.

— Je couds aussi des vêtements pour les pauvres.

— Je le sais. Et je vous félicite pour votre conduite.

— C'est que je dois être sage pour satisfaire maman, et puis je voudrais tant que père soit fier de moi.

— Il l'est, j'en suis certaine.

— Las, il ne vient pas souvent me le dire.

— Il vous manque donc tant que cela ?

— Oui, beaucoup.

J'avais senti des larmes d'amertume et de tristesse me picoter les yeux et j'avais préféré orienter différemment la conversation en promettant :

— Ce mois-ci, je vais donner aux pauvres la somme que l'on m'alloue pour m'offrir rubans et dentelles. Puisque le peuple de Savoie a faim, je n'aurai pas le cœur de dépenser de l'argent en frivolités.

1. Cette chapelle de style baroque se trouve à Turin. Elle est l'œuvre de Guarino Guarini, frère théatin et architecte, qui la commence en 1667 et la termine en 1690.

2. Linge blanc qui, dit-on, a entouré le corps du Christ après sa mort et qui porte les traces de sang de la crucifixion.

Mme des Noyers m'avait donné un baiser sur le front en me disant :

— Vous êtes pleine de compassion, Marie-Adélaïde. C'est une qualité rare chez une princesse. Mais il faudra aussi apprendre à vous aguerrir, car la vie se charge de nous bousculer, et savoir affronter les épreuves est indispensable.

— Je saurai, avais-je promis avec fermeté.

Mais il est vrai que j'ignorais à quoi j'allais être confrontée.

## CHAPITRE

# 2



— Venez vite, me lança Marie-Louise, Justin vient de m'annoncer qu'une vache allait vèler et je ne veux pas rater ça !

— Ne vouliez-vous pas cueillir des figes et des pêches ?

— Si fait, mais les fruits attendront et la vache non !

Je la suivis jusqu'à l'écurie. Nous en connaissions parfaitement le chemin comme nous connaissions presque toutes les fermes qui étaient sur nos terres. Il y en avait beaucoup. Notre mère aimait le changement ; aussi, suivant les saisons et son humeur, nous partagions notre temps entre le palais Madame, le château de Rivoli, le palais royal de Venaria, le petit château de Moncalieri, le charmant château du Valentino et d'autres habitations

moins vastes et plus champêtres. Mais ce qui nous plaisait par-dessus tout, ce n'étaient ni les somptueuses peintures des plafonds, ni les dorures des boiseries, ni les tapisseries et les tentures qui couvraient les murs, c'étaient les jardins ou mieux les forêts, les vergers et les pâturages qui entouraient ces demeures.

Lorsque nous pénétrâmes dans l'étable, sur les talons d'un vacher pas plus âgé que nous, la vache venait de mettre bas un petit veau tremblant sur ses pattes.

— Oh, nous arrivons trop tard, se désola ma sœur.

— Voulez-vous le frictionner avec de la paille ? proposa le jeune vacher.

— Voyons, Ernest, ce n'est point le rôle d'une demoiselle de qualité ! gronda Justin en foudroyant le garçon du regard. Ces demoiselles nous font déjà l'honneur de s'intéresser à notre travail...

— Cela me plairait beaucoup ! assura Marie-Louise.

Le fermier hésita, mais comment résister au sourire enjôleur de ma sœur ?

— Attention ! Ne vous tachez point, insista-t-il.

Ma sœur ignora la recommandation. Elle fit quelques pas vers le petit veau, se baissa pour saisir une poignée de foin et caressa le poil gluant de l'animal.

— Il est si mignon, s'attendrit-elle.

Je partageais son avis, mais, puisque j'étais l'aînée, j'essayais de me montrer moins puérule.

— Après, nous irons voir les chevaux ! dis-je.

— Et les figues ? me taquina Marie-Louise.

Sur le même ton qu'elle avait employé quelques instants plus tôt, je rétorquai :

— Elles peuvent attendre, elles !

Nous éclatâmes de rire. Justin et Ernest qui ne comprenaient pas notre plaisanterie eurent un air si ahuri que notre rire redoubla.

J'aimais les chevaux. J'étais une bonne cavalière et rien ne me plaisait plus que de galoper dans la campagne. Dans chaque lieu de séjour, j'avais choisi un cheval. C'était moi qui le pensais, qui installais le mors et les harnais avant de monter. Je lui apportais des friandises : pommes, carottes qu'il venait manger dans ma main.

Au Valentino, j'avais une adorable jument grise nommée *Ragazzella*. C'était ma préférée.

Elle était douce mais endurante, jolie et un peu nerveuse aussi. Nous nous ressemblions.

La veille, accompagnée par le sieur de Charney, d'un page et de Mme de Nemours, fine cavalière elle aussi, nous avons chevauché deux heures autour de Turin. J'aurais voulu aller plus loin, gravir les Alpes ou descendre jusqu'à l'embouchure du Pô... mais Mme de Nemours m'avait priée d'être

raisonnable et nous dûmes regagner le château. Elle était épuisée et moi, aussi fraîche qu'une rose !

Justin, qui me connaissait bien, me tendit un petit panier contenant trois pommes et deux carottes. *Ragazzella* me salua d'un joyeux hennissement. Je lui offris ses douceurs préférées tout en la caressant et en lui murmurant de petits mots affectueux.

— Tu es plus tendre avec *Ragazzella* qu'avec moi ! se plaignit ma sœur.

Je me tournai alors vers elle et, lui passant la dernière pomme sous le nez, je plaisantai :

— Croque la pomme, et je te caresserai entre les deux oreilles, toi aussi !

Ma sœur me prit au mot, elle croqua dans le fruit en hennissant de plaisir. Je lui passai la main sur la tête en la décoiffant exprès et je murmurai :

— Quelle brave petite bête que voilà, si sage, si docile...

Et une fois de plus, nous éclatâmes de rire.

À cet instant, notre mère et notre grand-mère, conduites par François, le fils aîné de Justin, pénétrèrent dans l'écurie.

— Ah, j'étais bien certaine de vous trouver avec les animaux, lança notre mère.

— Quel dommage que vous n'ayez point le même entrain pour les études, soupira notre grand-mère.



Je rougis sous ce reproche justifié, mais me concentrer sur la lecture d'ouvrages en latin, retenir des vers auxquels je ne comprenais goutte, écrire lisiblement en respectant l'orthographe étaient pour moi d'angoissantes épreuves.

— Mes deux filles connaissent parfaitement bien leur catéchisme, se vanta ma mère.

Grand-mère soupira.

— Il est vrai. Mais tout de même, elles doivent être capables de tenir leur rang et ne point faire honte à la Maison de Savoie.

— Elles sont encore si jeunes et je n'aime point sévir et contraindre. Mais je vous promets, Madame, de veiller à ce qu'elles soient plus assidues à leur table de travail.

Cette perspective ne m'inquiéta pas outre mesure.

J'étais souvent conviée à séjourner dans le palais de Madame Royale et elle n'était guère plus sévère que notre mère. Nous passions plus de temps à jouer à colin-maillard avec les officiers qu'à réciter des leçons. Il faut dire que je prenais un air si triste lorsqu'on m'obligeait à écrire, à compter ou à lire que l'on m'en dispensait vite-ment pour me rendre le souris. J'étais assez habile à ce petit jeu.

Par contre, je restais des heures à écouter grand-mère me compter la vie de nos ancêtres : celle si pittoresque de son arrière-grand-père le roi Henri IV de France, celle de César de Vendôme et celle de

Philippe-Emmanuel de Lorraine. Elle était très fière de ses origines.

— N’oubliez jamais, mon enfant, que vous descendez des plus grandes familles d’Europe, les Bourbons, la Maison de Lorraine et la Maison de Savoie.

Ma mère n’était point en reste. Elle avait la nostalgie de la cour de France et lorsque je voulais échapper à un devoir ennuyeux, il suffisait que je lui suggère d’une voix câline :

— ConteZ-moi, maman, comment vous viviez lorsque vous étiez demoiselle.

— La cour de France est la plus belle, la plus luxueuse, la plus gaie de toutes les cours d’Europe. Pas un jour ne se passe sans qu’un divertissement soit donné : bals en masque, promenades aux flambeaux en gondole sur la Seine ou le canal, loteries, feux d’artifice, opéras, comédies-ballets. Le roi aimait beaucoup danser lors de ces spectacles. C’est un excellent danseur.

— Comme moi !

— Oui. Vous avez autant de grâce que lui lorsqu’il était jeune.

— Que faisiez-vous d’autre ?

— J’allais aux soirées d’appartement trois fois par semaine<sup>1</sup>. On y jouait aux cartes, on écoutait

1. Tous les lundis, mercredis et jeudis soir, le roi offrait une réception aux gens de la cour dans ses appartements entre 19 heures et 22 heures.

de la musique, on y dansait, on y dégustait des pâtisseries, des confitures sèches, des fruits confits, des massepains...

— J'adore les fruits confits !

— Gourmande ! me grondait ma mère en souriant. J'aimais aussi m'é mouvoir avec le théâtre de M. Corneille et rire avec celui de Molière.

— Portiez-vous de belles tenues ?

— De très belles. Une dame de qualité ne doit pas se présenter devant Sa Majesté deux fois de suite avec la même robe, aussi je passais beaucoup de temps à choisir des tissus, des rubans, des dentelles et à demander des p rouesses à mon tailleur afin de plaire au roi et de faire honneur à mon père.

— Habitez-vous avec le roi à Versailles ?

— Non point. Je vivais dans la demeure de mon père à Saint-Cloud, mais puisque j'étais princesse du sang, je suivais le roi lorsqu'il se rendait à Saint-Germain, à Fontainebleau, à Chambord.

— Oh, ce devait être fort agréable.

— En effet.

Sa voix était empreinte de nostalgie, aussi je me permettais de m'enquérir :

— Regrettez-vous cet heureux temps, maman ?

— Non, point, me répondait-elle un peu trop vite ment. Chaque époque de la vie a son intérêt et je suis fière d'être duchesse de Savoie et d'avoir deux adorables petites princesses. À présent, j'œuvre pour que vous ayez un bel établissement.

— Oh, nous avons bien le temps d’y songer, je n’ai que dix ans !

— Il est vrai, ma mie, et vous me manqueriez trop si vous me quittiez maintenant.

Las, le destin parfois se joue de nous et je n’allais pas tarder à le découvrir.

## CHAPITRE

# 3



Ma mère me paraissait de plus en plus préoccupée et de plus en plus triste.

— Père ne peut-il signer la paix ? demandai-je un soir à notre gouvernante.

— Ah, la paix, tout le peuple y aspire... mais la Savoie est prise entre ses alliés et la France qui souhaite l'arrêt de cette guerre meurtrière. Il faut prier pour la paix. Nous en avons tous grandement besoin.

Je priai avec plus de ferveur en souhaitant toutefois que mon père sortît vainqueur de cette guerre afin, peut-être, que revenant en son logis heureux et couvert de gloire, il fût plus à même de nous prodiguer à ma mère, ma sœur et moi un peu de tendresse.

Cependant, la guerre ne perturbait pas ma vie quotidienne et je continuais à jouer avec Marie-Louise, à courir dans les jardins, à monter à cheval, à apprendre la danse.

Un jour pluvieux, où Marie-Louise, Mme des Noyers, la princesse et moi-même travaillions à quelques ennuyeuses broderies dans un salon du palais Madame, je me levai, m'étirai et proposai :

— Et si nous faisons une partie de cligne-musette<sup>1</sup> pour nous dégourdir les jambes ?

— Oh, oui ! s'enthousiasma ma sœur en posant aussitôt son ouvrage.

Nos gouvernantes n'eurent pas le cœur de nous l'interdire, mais Mme des Noyers me prévint :

— Vous jouerez seules, je suis un peu lasse.

Et Mme Cisterna ajouta :

— Et moi également.

Il en fallait plus pour nous décourager.

— C'est moi qui me cache, dis-je à ma sœur... et j'aurai une si bonne cachette que vous ne me découvrirez point avant de longues heures ! Fermez les yeux et comptez jusqu'à cinquante !

Je quittai la pièce en courant et je filai dans l'anti-chambre de notre mère, puis après avoir mis un doigt sur mes lèvres pour exiger que les valets de pied et les gardes ne me trahissent point, je soulevai

1. Cache-cache.

le couvercle d'un coffre contenant des hardes de ma mère et je m'y glissai. Ma sœur allait mettre plusieurs minutes avant de me découvrir... et je me réjouissais à l'avance de la peur que je lui ferais en ouvrant violemment le coffre sous son nez et en poussant un cri strident.

Je n'étais pas enfermée depuis plus de cinq minutes, que le plancher craqua sous des pas qui approchaient. Marie-Louise avait-elle été plus perspicace que je ne l'avais cru ? J'allais jaillir de ma cachette lorsque je reconnus la voix de Mme Marquet, ma femme de chambre :

— Êtes-vous bien certaine de ce que vous avancez, madame ?

— Je tiens l'information de M. Tessé, en personne, envoyé secret du roi de France. Il est venu parlementer avec notre duc au sujet de la paix. C'est un homme... un homme bien éduqué, aimable, la mine avantageuse, et qui se conduit fort délicatement avec les dames.

— Oh, madame de Saint-Germain, auriez-vous succombé aux charmes de ce Français ?

— Il m'a fait une cour pressante... et puisque je suis veuve...

Je souris. Mme de Saint-Germain amoureuse d'un ennemi, voilà une anecdote tout à fait plaisante !

J'entendis des coffres s'ouvrir, des froissements d'étoffes de soie. Je fis une petite prière pour qu'elles ne se dirigent pas vers ma cachette. Surprendre

une conversation qui ne vous est pas destinée est si excitant !

— Certes, vous agissez comme bon vous semble... mais que vous a-t-il dit exactement ?

— Qu'il travaillait ardemment avec la Savoie pour que la paix soit enfin signée.

— Dieu soit loué ! Il y a si longtemps que nous attendons ce moment !

J'avais la main sur le couvercle, prête à sortir pour laisser éclater ma joie : père allait quitter les champs de bataille et revenir vers nous et mère retrouverait la gaieté. Mais, alors que j'allais bondir, Mme de Saint-Germain ajouta :

— Que cette paix nous enlève notre petite Marie-Adélaïde me brise le cœur.

Avais-je bien entendu ? Mes oreilles bourdonnèrent, mon pouls s'accéléra. Pourquoi mon nom était-il cité ? Quelqu'un complotait-il pour m'éliminer ? J'avais ouï dire que mon père, craignant les empoisonnements, exigeait qu'un valet goûtât sa nourriture avant de l'absorber. Envisagerait-on de m'empoisonner parce que j'étais l'aînée de la dynastie de la Maison de Savoie ? Ma mort faciliterait-elle la signature de la paix ? Je ne comprenais pas pourquoi... mais la politique est si compliquée.

— Elle est beaucoup trop jeune !

— Assurément, mais la raison d'État l'emportera, vous le savez bien.



— Et cette pauvre Marie-Louise qui va se retrouver seule. Elles sont si liées toutes les deux. Si l'une des deux nous quitte, je ne sais ce qu'il adviendra de la santé de l'autre.

— Les jours à venir seront difficiles pour tout le monde... excepté pour M. le duc qui va y gagner la paix et un allié précieux... Les hommes n'ont pas le même cœur que nous...

— En tout cas, madame, je vous recommande la discrétion, il est inutile d'alarmer nos demoiselles... après tout, rien n'est encore signé, n'est-ce pas ?

— Vous avez raison. Nous pouvons toujours espérer un revirement de dernière minute.

— Pensez-vous que Mme la duchesse est au courant de ces tractations ?

— Je l'ignore. Mais de toutes les façons, moi non plus, je ne devrais rien savoir... alors jouons toutes les deux les ignorantes, c'est le meilleur rôle que nous puissions tenir pour l'instant...

J'entendis leurs pas s'éloigner et une porte se refermer.

Je restai blottie dans le coffre, incapable de bouger. L'air commençait pourtant à me manquer, mais je me demandais si je n'allais pas me laisser mourir, submergée par l'angoisse. Qu'allait-il m'arriver de si terrible ? Pourquoi étais-je mêlée au projet de paix entre la Savoie et la France ? Envisageait-on de me faire disparaître ? J'avais cru comprendre que cette guerre mettait en cause non seulement la